Document généré le 18 avr. 2024 22:09

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Jean-Paul Daoust à Denise Desautels
Mais cette lettre est une belle extravagance

Jean-Paul Daoust

Numéro 120, hiver 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13404ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Daoust, J.-P. (2009). Jean-Paul Daoust à Denise Desautels : mais cette lettre est une belle extravagance. *Moebius*, (120), 131–136.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mais cette lettre est une belle extravagance

> « La mort existe, allégrement se transporte d'un lieu à un autre, tu le sais, tu l'as vue rôder dans tes parages, provocante et tapageuse, fabriquer du néant au-dessus de l'appartement de ta mère, à l'hôpital, dans les églises, les ruelles, les rues, les parcs, les villes du bout du monde et ailleurs, jusqu'au centre des tableaux en pourpre et en noir de Rothko, jusque dans tes livres de chevet, marqués à l'indigo, où quelques mots suffisent à la mort pour bloquer les issues. [1] »

Chère, très chère Denise,

J'ai failli écrire *ma tendre sœur* (sœur que j'aurais aimé avoir eue !), puisque tous les deux nous savons si bien vivre avec élégance la douleur. Notre façon chic de la narguer. Et la mort que nous avons tellement côtoyée depuis toujours, sans illusion de l'apprivoiser avec de vaines croyances. Toi au vin rouge, moi au vin blanc. Toi avec Gilles, moi avec Mario. Et ton rire de velours que tu habilles de noir. L'armure de la nuit peut ainsi te permettre, en toute franchise, d'affronter la lumière sans jamais succomber à son hypnose. Alors que moi je l'affiche avec extravagance dans le décor de la perte. Nos enfances marquées au fer rouge par la mort. Nous, si naïfs, si confiants malgré tout. Nous aurons su comment la tenir à distance avec nos mots. Oh ! Nous n'avons aucune illusion la concernant, mais une victoire si brève soit-elle reste une victoire. (Comme celle-ci : Mario amène un cheeseburger deluxe à Gilles… et toi et moi nous rions en écoutant le verdict élogieux de Gilles). Malgré ces larmes accrochées à nos cils, lustres de cristal suspendus au-dessus de nos angoisses. Et ces titres que tu empiles, formidable Inukshuk défiant le vide

de l'oubli. « Peu importe que quelqu'un fuie ou meure quand il s'en va, emportant la vie avec lui. Commence là le vide, derrière sa disparition insensée[2] », tout en étant consciente du danger de « l'autobiographie, même inavouée, périlleuse[3] ». Et ailleurs tu oses cette confidence audacieuse : « Puis j'ai cherché, à partir de quelques livres et de quelques intuitions, à tout recommencer[4] ». J'ajouterais aussi à partir de voyages, et de quêtes complices de pèlerins photographes, peintres, sculpteurs et de toutes ces œuvres qui t'inspirent des livres si beaux et touchants. Comme si la beauté oubliait un instant le miroir et nous regardait. Ainsi cette confidence à Rosetta Loy : « Comme si l'histoire personnelle de la petite fille et de l'adolescente que j'ai été, avec ses dix morts plus ou moins familiales en dix ans, vécues dans cet ici, ce Québec des années 1940 et 1950, était inconciliable avec l'autre, la grande, l'Histoire majuscule encombrée de tragédies.[5] »

Nous avons aussi tellement peur de vieillir, même si nous vieillissons bien. Nous nous battons avec le temps, car nous savons qu'il est un allié fourbe, d'où ce sourire sur nos lèvres copiant celui de l'Ange de Reims. Et nous continuons. Malgré tout. Car nous ne voulons pas décevoir les gens qui nous aiment. Nous créons avec nos mots des paysages d'une intimité désarmante. Nous osons ! Nous connaissons la beauté car elle aura été (physiquement aussi !) un cadeau pour nous. Malgré la souffrance qui nous habite depuis le début, chaque livre puisé à même notre chaos est une pierre qui la fait trébucher. « Encore noyée sous ta peau / dans des liquides trop fleuris / qui retiennent captives / les pensées du désir / et celles de la souffrance / qui broie le désir / tu te mets à construire / de nouveaux agencements / d'intuitions.[6] »

Dans le jardin épouvantable de la vie, nous voulons rester des papillons aux ailes efficaces car nous savons que le malheur est du bonheur brisé. Depuis le temps que nous revivons le combat de Jacob avec l'Ange. Avec la douleur nous avons su nous créer une armure chaleureuse que nous partageons avec les gens que nous aimons, et ceux et celles qui n'ont pas su, ou n'avaient pas le luxe de le faire. Des souvenirs douloureux éclatent tels des tonnerres sans éclair. Le tissu social nous inquiète. Nous venons de loin, et

surtout nous ne voulons pas retourner à ce Moyen-Âge du sentiment. Alors *La marathonienne* surgit ! « Un mot pour chaque larme / des dizaines, des centaines de mots / c'est ce qu'il te faut / coûte que coûte / même en désordre.[7] »

Comme la planète nous avons nos intempéries. Gilles et Mario sont notre rocher de Gibraltar. Mais nous, nous sommes toujours en colère. Sous notre douceur poussent les orties de la douleur, « or en ce qui me concerne / c'est aujourd'hui, maintenant / ici, qu'elle s'affiche / ma souffrance excédée / par ces infatigables va-et-vient / de ta mort / rugueuse, ma souffrance[8] ». Malgré tout nous avons réussi à ne pas avoir dans notre bouche une lave de fiel. Ainsi nous vivons bien entourés, admettant avec courage la cruauté de nos défauts. Nos sautes d'humeur. Nous savons et nous ne voulons pas jouer l'ignorance. Alors voilà le poème, terrible.

> « J'étais loin de savoir / et même / et de pressentir que je m'en irais / un jour / oh ! Je mettrais du temps / mais j'y arriverais, je m'éloignerais / à n'importe quel prix / me déprendre de toi / respirer seule enfin / parce que vivre, c'est ça / partir, fuir n'importe où, se perdre / au loin, par-delà les océans / changer de corps et de visage / courir ou marcher / de moins en moins vite / oublier et pourtant se souvenir / avoir peur à en mourir / et pourtant de jour en jour / parce que sa mère vieillit / de plus en plus vite / et qu'on la suit de près / mourir à répétition[9] ».

Quand nous nous voyons nous savons. Cette tendresse momentanée, suspendue dans la lumière de nos yeux comme des points de suspension très Golden Bridge. Seulement nous craignons le délire du monde. Sa fureur méchante. Sa cruauté toujours plausible. Alors nous luttons. Puis notre rire unique fuse, illuminant le mot compassion.

Chère Denise, je t'écris cette lettre sur les bords du lac Rocher que tu connais bien maintenant, ainsi ces mots se veulent le reflet argenté de mon affection pour toi. Ils sont ces mouches à feu qui meublaient avec stupeur les nuits de nos enfances. Ils émanent de nos cœurs et brûlent tels ces lampions qui ont affronté tant de statues. Nous savons

comment souffrir. Mais la solitude nous fait peur. Nous la sentons toujours collée contre nous, malgré nous. Nous sommes comme ces palmiers aux feuilles dentelées qui filtrent les ouragans. Nous savons une chose terrible : le bonheur ne fait pas écrire. Nous paniquons donc souvent. Dans notre quête insomniaque nos livres sont ces éclats de verre brisé. Quelle chance que ces livres des ami(e)s, refuges où nous nous apercevons que nous faisons partie d'une famille terriblement magnifique. « Mais je ne suis évidente que par moi-même[10] » écris-tu dans *Mais la menace est une belle extravagance*. Avec un titre si magnifique et féroce j'acquiesce à ton audace, puisque « nous avons le corps faillible / je n'y peux rien[11] ».

Notre cœur soupire souvent. Nous cherchons. Pour trou-ver ce que nous ne pensions plus trouver. Ah ! l'exultation. Mais la mort aura réussi à nous enlever de la pudeur que nous recréons avec rage. Et nous osons vivre à nos risques et périls mais avec lucidité le poème qui nous hante. Fatigués, nous détestons la lassitude des heures creuses, stériles. Nous cherchons à écrire le chef-d'œuvre pour traverser nos enfances, nos vies, pour ne pas nous consumer en vain ! « elle s'active à même l'absence à regarder les dimanches comme les autres jours[12] ». Et moi qui publierai deux ans plus tard *Dimanche après-midi*, ce long recueil parlant de la mort de mon père. Oui, nous savons comment déambuler dans les rues éclairées par les flammes pétrifiées de la solitude. Nous savons comment paniquer, quoi ! Après tout, si Dieu a réussi à donner une âme et une forme splendide à la boue... !!! Mais nous nous méfions des menottes des religions. « Comme on s'éloigne du silence définitif de Dieu et de l'impasse devant laquelle nous place ce silence-là »[13]. Et si Dieu avait été mal cité, mal traduit ? Moïse n'a-t-il pas détruit l'original en fracassant les tables de la loi ? Qu'est-ce qui nous prouve que sa mémoire était indéfectible ?

Nous aurions aimé vivre heureux, sans histoires. Sereins, quoi ! Seulement je sais que tu es d'accord avec moi quand je dis : « Montrez-moi un être heureux et je vous montrerai un imbécile ! » Pourtant, cette jeunesse indestructible dans nos yeux, confiante malgré tout. Alors tu écris : « D'où viennent les sens qui se déploient derrière

les motifs de la douleur? Une enfant grave des ombres rebelles: ne pas se perdre, se distraire des glissements de terrain et de l'affolement en enfilant les airs connus comme des perles. Elle évite ainsi l'enjeu des signes et de sa propre disparition.[14] »

Alors nous osons écrire notre soif dans le miroir du temps en nous méfiant des idoles. Nous ne serons jamais heureux, et cette idée nous console. Une façon de harponner la mort. Nous ne sommes quand même pas dupes. Nous ne l'avons jamais été. Le tremblement du cœur, du cerveau, nous connaissons, « Aucun bonheur ne se cache derrière des sons chargés de cendre.[15] » Mais l'hystérie ne nous intéresse absolument pas. Ni le zen. Du pareil au même. « Parfois je me retourne lentement / au dernier moment / le passé ne renonce pas à ses images / mon corps mis à nu indiscret / mon corps avance dans la rumeur / il regarde le monde pendant que tu regardes *ailleurs* / je ne suis évidente que pour moi-même[16] » (c'est moi qui souligne). Et vlan!

Nous écrivons. Et tu as su trouver les mots justes pour décrire ton acharnement, ton ambition d'archéologue. « Archéologue de l'intime, oui, je le suis, mais avec la conscience de plus en plus insistante que ni mes grandeurs ni mes misères ne m'appartiennent en propre, que "le privé est politique", comme on le répétait dans les années 1970; [...] j'écris, avec une vrille dans les mains, qui perce les surfaces sous lesquelles se sont entassées laideurs et splendeurs, des couches de mémoire trop longtemps tenue en bride, silencieuse, étouffée. J'écris...[17] » Et moi qui publie pour la première fois *J'écris* en 1981 dans *Portrait d'intérieur*. Oui, nous écrivons! Malgré nous, parfois!

Et notre dernier souffle sera la buée de cet enfant qui, avec son haleine, trace dans la fenêtre assiégée par l'hiver les lettres de l'alphabet qui le fascinent, et qui nous enchantent toujours. Malgré le givre menaçant... Oui, « une enfant grave des ombres rebelles... »

Chère, très chère Denise,

En toute complicité et tendresse, j'ose t'écrire cette lettre.

Jean-Paul

Notes

1. *Tombeau de Lou* (autour des *Visions domestiques* d'Alain Laframboise), Éditions du Noroît, Montréal, 2000.
2. *Cimetières: la rage muette*, photographies de Monique Bertrand, Dazibao, Montréal, 1995.
3. *Leçons de Venise* (autour de trois sculptures de Michel Goulet), Éditions du Noroît, Montréal, 1990.
4. *Le saut de l'ange*, autour de quelques objets de Martha Townsend, Éditions du Noroît et de L'arbre à paroles, Montréal et Amay (Belgique), 1992.
5. « Lettre à un écrivain vivant », *Mœbius* 106, Montréal, 2005.
6. *« Ma joie », crie-t-elle*, avec huit dessins de Francine Simonin, Éditions du Noroît, Montréal, 1996.
7. *La marathonienne* (estampes de Maria Chronopoulos), La courte échelle, Montréal, 2003.
8. *Pendant la mort*, Éditions Québec Amérique, Montréal, 2002.
9. *Idem*.
10. *Mais la menace est une belle extravagance*, avec huit photographies d'Ariane Thézé, Éditions du Noroît, Montréal, 1989.
11. *Idem*.
12. *L'écran*, avec huit dessins de Francine Simonin, Éditions du Noroît, Montréal, 1983.
13. *Cimetières: la rage muette*, photographies de Monique Bertrand, Dazibao, Montréal, 1995.
14. *Un livre de Kafka à la main*, avec huit photographies de Jocelyne Alloucherie, Éditions du Noroît, Montréal, 1987.
15. *Leçons de Venise* (autour de trois sculptures de Michel Goulet), Éditions du Noroît, Montréal, 1990.
16. *Mais la menace est une belle extravagance*, avec huit photographies d'Ariane Thézé, Éditions du Noroît, Montréal, 1989.
17. « Lettre à un écrivain vivant », *Mœbius* 106, Montréal, 2005.